



①

CHATEAUBRIAND

Une superbe galère à l'ancre.

Chateaubriand (1768-1848) vint pour la première fois à Venise en 1806 (c'est de là qu'il s'embarqua pour l'Orient) mais le souvenir qu'il en garda fut assez déplaisant. Il devait corriger cette première impression lors d'un second séjour, en septembre 1833. Sans doute fallait-il à l'auteur de René l'expérience du désenchantement pour découvrir dans cette ville tout ce qui ne pouvait manquer de s'accorder aux nuances propres de sa sensibilité. Derrière les beautés de Venise qu'il apprécie en artiste, il pressent la mort : pour Chateaubriand, un charme de plus.

Venise, Hôtel de l'Europe,
10 septembre 1833.

On peut se croire sur le tillac d'une superbe galère à l'ancre, sur le Bucentaure, où l'on vous donne une fête, et du bord duquel vous apercevez à l'entour des choses admirables. Mon auberge, l'Hôtel de l'Europe, est placée à l'entrée du Grand Canal, en face de la Douane de Mer, de la Giudecca et de Saint-Georges-Majeur. Lorsqu'on remonte le Grand Canal entre les deux

files de ses palais, si marqués de leurs siècles, si variés d'architecture, lorsqu'on se transporte sur la grande et la petite place, que l'on contemple la basilique et ses dômes, le palais des Doges, les Procuratie nuove, la Zucca, la tour de l'Horloge, le beffroi de Saint-Marc, la colonne du Lion, tout cela mêlé aux voiles et aux mâts des vaisseaux, au mouvement de la foule et des gondoles, à l'azur du ciel et de la mer, les caprices d'un rêve ou les jeux d'une imagination orientale n'ont rien de plus fantastique. (...)

Ces édifices surdorés, embellis avec profusion par Giorgione, Titien, Paul Véronèse, Tintoret, Jean Bellini, Paris Bordone, les deux Palma, sont remplis de bronzes, de marbres, de granits, de porphyres, d'antiques précieuses, de manuscrits rares; leur magie intérieure égale leur magie extérieure; et quand, à la clarté suave qui les éclaire, on découvre les noms illustres et les nobles souvenirs attachés à leurs voûtes, on s'écrie avec Philippe de Commines : « C'est la plus triomphante cité que j'aie jamais vue! »

Et pourtant, ce n'est plus la Venise du ministre de Louis XI, la Venise épouse de l'Adriatique et dominatrice des mers, la Venise qui donnait des empereurs à Constantinople, des rois à Chypre, des princes à la Dalmatie, au Péloponnèse, à la Crète; la Venise qui humiliait les Césars de la Germanie, et recevait à ses foyers inviolables les papes suppliants; la Venise de qui les monarques tenaient à honneur d'être citoyens, à qui Pétrarque, Pléthon, Bessarion léguaient les débris des lettres grecques et latines sauvées du naufrage de la barbarie; la Venise qui, république au milieu de l'Europe féodale, servait de bouclier à la chrétienté; la Venise, planteuse de lions, qui mettait sous ses pieds les remparts de Ptolémaïde, d'Ascalon, de Tyr, et abattait le croissant à Lépante;

Des apparences mystérieuses,
fantastiques, effrayantes.

Voyageur dans l'âme, Gautier (1811-1872) dut cependant attendre la trentaine pour réaliser ses rêves d'évasion.

La barque suivit d'abord un canal très large, au bord duquel se dessinaient confusément des édifices obscurs piqués de quelques fenêtres éclairées et de quelques falots qui versaient des traînées de paillettes sur l'eau noire et vacillante; ensuite elle s'engagea à travers d'étroites rues d'eau très compliquées dans leurs détours, ou du moins qui nous paraissaient telles à cause de notre ignorance du chemin.

L'orage, qui tirait à sa fin, illuminait encore le ciel de quelques lueurs livides qui nous trahissaient des perspectives profondes, des dentelures bizarres de palais inconnus. A chaque instant l'on passait sous des ponts dont les deux bouts répondaient à une coupure lumineuse dans la masse compacte et sombre des maisons.

A quelque angle, une veilleuse tremblait devant une madone. Des cris singuliers et gutturaux retentissaient au détour des canaux; un cercueil flottant, au bout duquel se penchait une ombre, filait rapidement à côté de nous; une fenêtre basse rasée de près nous faisait entrevoir un intérieur étoilé d'une lampe ou d'un reflet, comme une eau-forte de Rembrandt. Des portes, dont le flot léchait le seuil, s'ouvraient à des figures emblématiques qui disparaissaient, des escaliers venaient baigner leurs marches au canal et semblaient monter dans l'ombre vers des babels mystérieuses; les poteaux bariolés où l'on attache les gondoles prenaient devant les sombres façades des attitudes de spectres.

Au haut des arches, des formes vaguement humaines nous regardaient passer comme les mornes figures d'un rêve. Parfois toutes les lueurs s'éteignaient, et l'on avançait sinistrement entre quatre espèces de ténèbres, les ténèbres huileuses, humides et profondes de l'eau, les ténèbres tempétueuses du ciel nocturne et les ténèbres opaques des deux murailles, sur l'une desquelles la lan-

la Venise, dont les doges étaient des savants et les marchands des chevaliers; la Venise qui terrassait l'Orient ou lui achetait ses parfums, qui rapportait de la Grèce des turbans conquis ou des chefs-d'œuvre retrouvés; la Venise qui sortait victorieuse de la ligue ingrate de Cambrai; la Venise qui triomphait par ses fêtes, ses courtisanes et ses arts, comme par ses armes et ses grands hommes; la Venise à la fois Corinthe, Athènes et Carthage, ornant sa tête de couronnes rostrales et de diadèmes de fleurs.

Ce n'est plus même la cité que je traversai lorsque j'allais visiter les rivages témoins de sa gloire; mais, grâce à ses brises voluptueuses et à ses flots amènes, elle garde un charme; c'est surtout aux pays en décadence qu'un beau climat est nécessaire. Il y a assez de civilisation à Venise pour que l'existence y trouve ses délicatesses. La séduction du ciel empêche d'avoir besoin de plus de dignité humaine; une vertu attractive s'exhale de ces vestiges de grandeur, de ces traces des arts dont on est environné. Les débris d'une ancienne société qui produisit de telles choses, en vous donnant du dégoût pour une société nouvelle, ne vous laissent aucun désir d'avenir. Vous aimez à vous sentir mourir avec tout ce qui meurt autour de vous; vous n'avez d'autre soin que de parer les restes de votre vie à mesure qu'elle se dépouille. La nature prompte à ramener de jeunes générations sur des ruines comme à les tapisser de fleurs, conserve aux races les plus affaiblies l'usage des passions et l'enchantement des plaisirs.

(*Mémoires d'outre-tombe*, 1850.)



terne de la barque jetait un reflet rougeâtre qui révélait des piédestaux, des fûts de colonne, des portiques et des grilles aussitôt disparus. Tous les objets touchés dans cette obscurité par quelque rayon égaré prenaient des apparences mystérieuses, fantastiques, effrayantes, hors de proportion. L'eau, toujours si formidable la nuit, ajoutait encore à l'effet par son clapotement sourd, son fourmillement et sa vie inquiète. Les rares réverbères s'y prolongeaient en traînées sanglantes, et ses ondes épaisses, noires comme celles du Cocyte, paraissaient étendre leur manteau complaisant sur bien des crimes. Nous étions étonnés de ne pas entendre tomber quelque corps du haut d'un balcon ou d'une porte entrouverte; jamais la réalité n'a moins ressemblé à elle-même que ce soir-là.

(*Voyage d'Italie*, 1852.)

Sans gondole, Venise n'est pas possible. La ville est un madrépore dont la gondole est le mollusque. Elle seule peut serpenter à travers les réseaux inextricables et l'infinie capillarité des rues aquatiques.

THÉOPHILE GAUTIER
(*Voyage d'Italie*, 1852).

Des hippocampes d'or.

Comme Giono, Jean Cocteau (1889-1963) préfère « une Venise bien portante » à « sa fable de vieille Ophélie flottant sur l'eau stagnante et répandant autour d'elle des miasmes funèbres ». Sollicité de préfacier un ouvrage publié en 1957, il ironise sur le temps déjà lointain où il voyait Venise « à travers ses bardes ». Mais c'est pour célébrer à son tour, en vers, la ville « défantomatisée ».

Où vit-on des danseurs au bout de feuilles
[mortes,
Tant de lions couchés devant le seuil des portes,
Tant d'aiguilles de bois, de dentelles de fer,
De dentelles de marbre et de chevaux en l'air?
Où vit-on tant de fruits qu'on charge et qu'on
Tant de Jésus marcher sur l'eau, [décharge?
Tant de pigeons marchant de long en large
Avec habit à queue et les mains dans le dos?
Où vit-on, d'un orteil, tenir sur une boule
Un homme armé d'un parchemin?
Où vit-on labyrinthe encombré d'une foule
Qui jamais ne perd son chemin?
Où vit-on flotter tant d'épluchures d'oranges,
Tant de ronds, de carrés, d'ovales, de losanges,
Où vit-on des bustes charmants
Glisser, les bras tendus, sur le bord des terrasses?
Où vit-on manger tant de glaces?
Où vit-on des radeaux être de belles places?
Où vit-on sur un pied dormir les monuments?
Où vit-on un palais qui penche
Attendre quoi? debout et le poing sur la hanche?
Où vit-on sur la mer machiner un décor?

Tant de filles en deuil et tant de dames blanches
Se mettre au carnaval une tête de mort?
Où vit-on parcourir avec paniers et boîtes
Tant de porteurs légers qui n'ont que des mains
[droites?
Où vit-on atteler des hippocampes d'or?

(Préface à *Venise que j'aime*, 1957.)

7

ANDRÉ SUARÈS

Il n'est canal qui ne mène à la lumière.

Essayiste et poète, André Suarès (1868-1948) aborde Venise dans un état d'esprit radicalement opposé à celui d'un Théophile Gautier. Il fait fi de l'observation, pour s'abandonner avec lyrisme et volupté aux sensations qui l'assaillent. Dès sa première découverte de l'Italie, à pied, en 1892, il conçut l'idée du Voyage du condottiere, allusion au célèbre Colleone de Venise.

La gondole file sur les flots d'émeraude et de pollen rouge. Je suis flèche et fleur moi-même, dans cet air, sur cette eau verte, parmi toutes ces pierres qui fleurissent. Habile, toujours aux aguets, prompt et docile, penché en avant sur sa rame noire, le souple gondolier est bon à voir, comme l'ouvrier qui aime son travail. Et il tourne le dos à son maître, pour qu'il soit roi de son plaisir. Le sang doré de la lumière ruisselle des façades, en effusion nuptiale. Je croyais voir Iseult, jusque-là ensevelie aux vagues de Cornouailles, surgir doucement de la mer orientale, reine bayadère, damnée peut-être, mais dans la joie d'un éternel plaisir. Ces dômes, ces pointes, ces seins, ces doigts, ces ongles de Venise, tout n'était que caresse pour le ciel brûlant et pour l'eau caressante. Les flots éblouis de la poupe la baisent et la suivent, battant des cils. Au Rialto, j'ai longé

dés chalands pleins de fruits. L'odeur des fraises parfumait la rive.

Sur le Grand Canal, il pleut des violettes. La nuit vient, avec ses cœurs de pavot et ses mauves. Les hautes cheminées s'évasent en calices; et sur les palais, maintenant, elles dressent, plus grises, les stèles en turban des tombes turques.

Amarrées au ponton, les gondoles se balancent; elles se touchent au rythme d'une respiration lente et tranquille. Et l'amarre sèche pousse son petit cri. Croisant leurs routes, d'autres barques vont et viennent, plus brusques que des ombres et non moins silencieuses. On les frôle; elles glissent; elles s'évanouissent, fantômes de noir velours, à l'œil rouge au bout d'une antenne. Et le fanal n'est déjà plus qu'une goutte. On devine les passants, assis sur les coussins de cuir. Et tous, on les tient pour des amants; on est sûr qu'ils s'enlacent; que la femme est jeune, belle, suave, toute chaude d'un feu doux; que l'homme est ardent, fort et noble.

Quelle ville pour les marins! Tout flotte, et rien ne roule. Un silence divin. L'odeur de la marine, partout. Même ignoble, aux carrefours de l'ordure croupie, des choux pourris, des épluchures et de la vase, l'odeur salée se retrouve encore; et toujours monte la douceur sucrée du filin, et l'arôme guerrier du goudron, cet Othello des parfums. C'est un bonheur d'aller grand'erre sur les eaux dociles : le charme de Venise contente tout caprice. Et moins l'on sait où l'on est, moins l'on sait où l'on va, plus l'issue a de grâce, le plaisir s'y parant de la surprise. Il n'est canal qui ne mène à la lumière.

(*Le Voyage du condottiere*, 1932.)

Un musée en plein air.

Pour Taine, au contraire du président de Brosses, c'est la fantaisie même de l'architecture qui fait la grandeur et le charme de la place Saint-Marc.

Voici Saint-Marc, le campanile, la place, le palais ducal. Il est probable qu'il n'y a pas de joyau égal au monde.

Cela ne peut pas se décrire; il faut voir des estampes, et encore qu'est-ce que des estampes sans couleur? Il y a trop de formes, une trop vaste accumulation de chefs-d'œuvre, une trop grande prodigalité d'invention : on ne peut que démêler quelque pensée générale bien sèche, comme un bâton qu'on rapporterait pour donner l'idée d'un arbre épanoui. Ce qui domine, c'est la fantaisie riche et multiple, le mélange qui fait ensemble, la diversité et le contraste qui aboutissent à l'harmonie. Qu'on imagine huit ou dix écrans suspendus au col, aux bras d'une femme, et qui sont mis d'accord par leur magnificence ou par sa beauté.

L'admirable place, bordée de portiques et de palais, allonge en carré sa forêt de colonnes, ses chapiteaux corinthiens, ses statues, l'ordonnance noble et variée de ses formes classiques. A son extrémité, demi-gothique et demi-byzantine, s'élève la basilique sous ses dômes bulbeux et ses clochetons aigus, avec ses arcades festonnées de figurines, ses porches couturés de colonnettes, ses voûtes lambrissées de mosaïques, ses pavés incrustés de marbres colorés, ses coupoles scintillantes d'or : étrange et mystérieux sanctuaire, sorte de mosquée

chrétienne, où des chutes de lumière vacillent dans l'ombre rougeâtre, comme les ailes d'un génie dans son souterrain de pourpre et de métal. Tout cela fourmille et poudroie. A vingt pas, nu et droit comme un mât de navire, le gigantesque campanile porte dans le ciel et annonce de loin, aux voyageurs de la mer, la vieille royauté de Venise. Sous ses pieds, collée contre lui, la délicate *logetta* de Sansovino semble une fleur, tant les statues, les bas-reliefs, les bronzes, les marbres, tout le luxe et l'invention de l'art élégant et vivant se pressent pour la revêtir. Ça et là, vingt débris illustres font en plein air un musée et un mémorial : des colonnes quadrangulaires apportées de Saint-Jean-d'Acre, un quadriges de chevaux de bronze enlevé de Constantinople, des piliers de bronze où l'on attachait les étendards de la cité, deux fûts de granit qui portent à leur cime le crocodile et le lion ailé de la république, devant eux un large quai de marbre et des escaliers où s'amarre la flottille noire des gondoles. On reporte les yeux vers la mer et on ne veut plus regarder autre chose; on l'a vue dans les tableaux de Canaletto, mais on ne l'a vue qu'à travers un voile. La lumière peinte n'est point la lumière réelle. Autour des architectures, l'eau, élargie comme un lac, fait serpenter son cadre magique, ses tons verdâtres ou bleus, son cristal mouvant et glauque. Les mille petits flots jouent et luisent sous la brise, et leurs crêtes pétillent d'étincelles. A l'horizon vers l'est, on aperçoit au bout du quai des Esclavons des mâts de navires, des sommets d'églises, la verdure pointante d'un grand jardin. Tout cela sort des eaux; de toutes parts on voit le flot entrer par les canaux, vaciller le long des quais, s'enfoncer à l'horizon, ruisseler entre les maisons, border les églises. La mer lustrée, lumineuse, enveloppante, pénètre et ceint Venise comme une gloire.

Comme un diamant unique au milieu d'une parure, le palais ducal efface le reste. On n'a point vu d'architecture semblable; tout y est neuf, on se sent tiré hors du *convenu*; on comprend que, par-delà les formes classiques ou gothiques que nous répétons et qu'on nous impose, il y a tout un monde, que l'invention humaine est sans limites, que, semblable à la nature, elle peut violer toutes les règles et produire une œuvre parfaite sur un modèle contraire à tous ceux dans lesquels on lui dit de s'enfermer. Toutes les habitudes de l'œil sont renversées, et avec une surprise charmante on voit ici la fantaisie orientale poser le plein sur le vide au lieu d'asseoir le vide sur le plein. Une colonnade à fûts robustes en porte une seconde toute légère, dentelée d'ogives et de trèfles, et sur cet appui si frêle s'étale un mur massif de marbre rouge et blanc dont les plaques s'entrecroisent en dessins et renvoient la lumière. Au-dessus, une corniche de pyramides évidées, d'aiguilles, de clochetons, de festons, découpe le ciel de sa bordure, et cette végétation de marbre hérissée, épanouie, au-dessus des tons vermeils ou nacrés des façades, fait penser aux riches cactus qui, dans les contrées d'Afrique et d'Asie où elle est née, entremêlaient les poignards de leurs feuilles et la pourpre de leurs fleurs.

(*Voyage en Italie*, 1866.)

LA BASILIQUE SAINT-MARC

La basilique Saint-Marc est fondée sur le plus beau larcin jamais perpétré par les Vénitiens : l'enlèvement et le transfert à Venise du corps de l'évangéliste Marc, volé à Alexandrie, au début du IX^e siècle, par deux marchands, Rustico de Torcello et Tribuno de Malamocco. Il repose aujourd'hui sous l'autel, signalé à la dévotion des fidèles par la célèbre Pala d'Oro. Les Vénitiens ont toujours considéré le rapt de saint Marc comme une légitime restitution. La légende veut que l'évangéliste soit passé à Venise, où l'ange l'aurait salué des mots « pax tibi, Marce, evangelista meus! », qui figurent depuis lors sur le blason de la ville. Reconstituée en 1072 après un incendie, embellie d'âge en âge, la basilique Saint-Marc est devenue elle-même une sorte de relique, à la fois ex-voto, panthéon, sanctuaire et caverne d'Ali Baba. Son trésor, aujourd'hui décimé, était un abrégé des richesses de l'Orient, razzées par les Vénitiens après le sac de Constantinople. Quant aux chevaux de bronze juchés sur la balustrade, ils semblent symboliser les avatars de l'édifice : créés en Grèce, conquis par les Romains, transférés à Byzance, accaparés par les Vénitiens, enlevés par les Français en 1797, ils furent hissés par Napoléon sur l'arc de triomphe du Carrousel. Il appartenait à un Vénitien, le sculpteur Canova, de les restituer solennellement à sa ville après 1815.

Une merveille comparable au Mont-Saint-Michel.

L'aspect composite de Saint-Marc a choqué bien des voyageurs français. Pourtant, lorsqu'il découvre Venise au cours de son voyage d'Italie de 1885, Guy de Maupassant (1850-1893) passe vite de l'ironie à l'enthousiasme. Sans doute fallait-il être normand pour évoquer, à propos de la basilique vénitienne, un monument des brouillards septentrionaux.

On a rêvé une vaste cité, aux immenses palais, tant est grande la renommée de cette antique reine des mers. On s'étonne que tout soit petit, petit, petit! Venise n'est qu'un bibelot, un vieux bibelot d'art charmant, pauvre, ruiné, mais fière d'une belle fierté de « gloire ancienne ». Tout semble en ruine, tout semble sur le point de s'écrouler dans cette eau qui porte une ville usée. Les palais ont des façades ravagées par le temps, tachées par l'humidité, mangées par la lèpre qui détruit les pierres et les marbres. Quelques-uns sont vaguement inclinés sur le côté; prêts à tomber, fatigués de rester depuis si longtemps debout sur leurs pilotis.

Tout à coup l'horizon grandit, la lagune s'élargit; là-bas, à droite, apparaissent des îles couvertes et, à gauche, un admirable monument de style mauresque, une merveille de grâce orientale et d'élégance imposante, c'est le palais des Doges.

Je ne raconterai point Venise dont tout le monde a parlé. La place Saint-Marc ressemble à celle du Palais-Royal, la façade de cette église a l'air d'une devanture de café-concert en carton-

pâte, mais l'intérieur est tout ce qu'on peut concevoir de plus absolument beau. La pénétrante harmonie des lignes et des tons, les reflets des vieilles mosaïques d'or aux lueurs adoucies, au milieu des marbres sévères, les merveilleuses proportions des voûtes et des lointains, un je ne sais quoi de divinement trouvé dans l'ensemble, dans l'entrée calme du jour qui devient religieux autour de ces piliers, dans la sensation jetée à l'esprit par les yeux, font de Saint-Marc la chose la plus complètement admirable qui soit au monde.

Mais en contemplant cet incomparable chef-d'œuvre de l'art byzantin, on se met à songer en le comparant à un autre monument religieux, sans égal lui aussi, si différent pourtant, chef-d'œuvre de l'art gothique, bâti encore au milieu des flots, des flots gris des mers du Nord, à ce bijou monstrueux de granit qui se dresse, tout seul, dans l'immense baie du Mont-Saint-Michel.

(Article paru dans le Gil-Blas du 5 mai 1885.)

Le grand canal

« La rue la mieux maisonnée qui soit en tout le monde », disait Commynes. Clément Marot, lui, le qualifie de « grand'rue aquatique ». Le Grand Canal, mille fois reproduit, surprend toujours. Pour le visiteur d'aujourd'hui, son intérêt architectural s'augmente d'un immense intérêt anecdotique. Catherine Cornaro, reine de Chypre au palais Corner, le pape Alexandre III au couvent de la Charité, Wagner au palais Giustinian puis au palais Vendramin, Hemingway au palais Gritti, Henri de Régnier au palais Dario, Sand et Musset au Danieli, Byron au palais Mocenigo, Robert Browning, le pape Clément VII et l'empereur François II à la Ca'Rezzonico : chaque façade du Grand Canal enferme un passé dont le présent porte témoignage.

A l'origine, c'était un chenal naturel, de quatre kilomètres de longueur, qui séparait en deux les groupes d'îlots où s'étaient établis les premiers habitants de Venise. En 814, au traité d'Aix-la-Chapelle, la « Civitas Rivoalti » est reconnue par les Francs. Autour de ce noyau, devenu l'actuel quartier du Rialto, la ville s'est rapidement développée. Sa croissance et son enrichissement se lisent aux façades des palais qui, du début du Moyen Age à la fin de la Renaissance et au-delà, vinrent remplacer, sur les rives du Grand Canal, les premières maisons. D'âge en âge, on y suit l'évolution d'un style spécifiquement vénitien qui, du byzantin au lombard, en passant par le « gothique fleuri », associe l'orient musulman à l'occident chrétien.

10

THÉOPHILE GAUTIER

Sept siècles d'art.

Durant les deux mois que dura son séjour vénitien, en 1850, Théophile Gautier logea sur le Grand Canal. Au moment de partir, il confiait la peine qu'il éprouvait à quitter cette ville unique « où chaque pan de muraille raconte une histoire, où tout palais est un chef-d'œuvre et une légende ».

Le grand canal est à Venise ce qu'est à Londres le Strand, à Paris la rue Saint-Honoré, à Madrid la calle d'Alcala, l'artère principale de la circula-

tion de la ville. Sa forme est celle d'un S retourné, dont la bosse échancre la ville du côté de Saint-Marc, et dont la pointe supérieure aboutit à l'île Santa Chiara, et la pointe inférieure à la Douane de mer, près du canal de la Giudecca. Cette S est coupée vers le milieu par le pont de Rialto.

Le grand canal de Venise est la plus merveilleuse chose du monde. Nulle autre ville ne peut présenter un spectacle si beau, si bizarre et si féérique : on trouve peut-être ailleurs d'aussi remarquables morceaux d'architecture, mais jamais placés dans des conditions si pittoresques. Là, chaque palais a un miroir pour admirer sa beauté, comme une femme coquette. La réalité superbe se double d'un reflet charmant. L'eau caresse avec amour le pied de ces belles façades que baise au front une lumière blonde et les berce dans un double ciel. Les petits bâtiments et les grosses barques qui peuvent remonter jusque-là semblent amarrés exprès comme repoussoirs ou premiers plans, pour la commodité des décorateurs et des aquarellistes.

Sur les deux rives se succèdent sans interruption des façades toutes charmantes et diversement belles. Après une architecture de la Renaissance, avec ses colonnes et ses ordres superposés, vient un palais du Moyen Age dans un style gothique arabe, dont le palais ducal est le prototype, avec ses balcons évidés à jour, ses ogives, ses trèfles et son acrotère dentelé. Plus loin est une façade plaquée de marbres de couleurs, ornée de médaillons et de consoles; puis un grand mur rose, où se découpe une large fenêtre à colonnettes; tout s'y trouve, le byzantin, le sarrasin, le lombard, le gothique, le roman, le grec, et même le rococo, la colonne et la colonnette, l'ogive et le cintre, le chapiteau capricieux plein d'oiseaux et de

fleurs, le chapiteau grec trouvé dans les ruines athéniennes, la mosaïque et le bas-relief, la sévérité classique et la fantaisie élégante de la Renaissance. C'est une immense galerie à ciel ouvert, où l'on peut étudier du fond de sa gondole, l'art de sept ou huit siècles. Que de génie, de talent ou d'argent ont été dépensés dans cet espace qu'on parcourt en moins d'une heure! Quels prodigieux artistes, mais aussi quels seigneurs intelligents et magnifiques! Quel dommage que les patriciens qui savaient faire exécuter de si belles choses n'existent plus que dans les toiles de Titien, de Tintoret et du Moro!

(Voyage d'Italie, 1852.)

Les rues.

En deux mois de séjour, Gautier, servi par sa myopie, a observé la Venise de tous les jours, dans ses détails prosaïques ou touchants.

On parle rarement des rues de Venise. Il y en a cependant, et beaucoup, mais les canaux et les gondoles absorbent les descriptions par leur étrangeté. L'absence de voitures donne aux rues vénitiennes une physionomie particulière. Leur étroitesse les rapproche de celles des villes orientales. Comme le terrain des îlots est très limité et les maisons en général très hautes, les minces coupures qui les séparent ont l'air de traits de scie dans d'énormes blocs de pierre.

La Frezzeria est une des rues les plus animées de la ville. C'est principalement dans cette rue que se tiennent les orfèvres qui fabriquent ces imperceptibles petites chaînes d'or, ténues comme des cheveux, qu'on appelle *jaserons*, et qui sont une des curiosités caractéristiques de Venise.

Les fruitiers offrent les plus splendides étalages; rien n'est plus frais, mieux groupé, plus appétissant que ces entassements de pêches vermeilles rangées comme des boulets dans des parcs d'artillerie, que ces masses de raisins dorés, ambrés, transparents, colorés des plus riches couleurs, ardents comme des pierres précieuses.

Les tomates viennent mêler leur rouge violent à ces teintes blondissantes, et la pastèque, fendant son corset vert, laisse voir sa blessure rose. Tous ces beaux fruits ressortent merveilleusement sur leurs couches de feuilles de vigne. On ne peut pas régaler les yeux plus agréablement, et souvent, sans la moindre faim, il nous est arrivé d'acheter de ces pêches et de ces raisins par amour du coloris. Nous nous souvenons aussi de certains étalages

de poissonnerie couverts de petits poissons si blancs, si argentins, si nacrés que nous aurions voulu les avaler crus.

Le soir, le spectacle de ces rues est extrêmement animé et brillant. Les étalages sont illuminés a giorno, et le peu de largeur de la voie fait que la clarté ne se dissipe pas. Les boutiques de friture et de pâtisserie, les osteries, les cabarets, les cafés très nombreux flamboient et fourmillent. C'est un va-et-vient perpétuel.

Chaque boutique, sans exception, a sa chapelle en miniature, ornée d'une madone devant laquelle brûlent des lampes ou des bougies et sont placés des pots de fleurs artificielles ou vraies. Tantôt c'est une statuette en plâtre coloré, tantôt une peinture enfumée; quelquefois une image grecque au fond d'or byzantin, ou bien une simple gravure moderne. Cette madone remplace pour la dévote Italie les dieux lares antiques. Ce culte de la Vierge, culte touchant et poétique, a bien peu de schismatiques à Venise, s'il y en a, et les voltairiens seraient sous ce rapport peu satisfaits « du progrès des lumières » dans l'ancienne ville des doges. Presque à tous les angles de rues, presque à toutes les descentes de pont se présente dans une niche, derrière un grillage ou une verrière, une madone sur un autel, enjolivée de couronnes en moelle de roseau, de colliers de verroterie, de fleurs en papier, de robes en dentelle d'argent et de tous ces pieux oripeaux dont la naïve foi méridionale surcharge avec une coquetterie enfantine les objets de son adoration. Des cierges et des lampes éclairent perpétuellement ces reposoirs encombrés d'ex-voto, de cœurs d'argent, de jambes de cire,

de seins de femme, de tableaux de naufrages sillonnés par la foudre, de maisons brûlées et autres catastrophes où intervient à propos la Vierge miraculeuse. Autour de ces chapelles, il y a toujours quelque vieille femme en prière, quelque jeune fille agenouillée, quelque marin qui fait un vœu ou l'accomplit, et aussi des gens que leur mise annonce appartenir à une classe qui, chez nous, n'a pas cette simplicité dans la foi et laisse la religion du Christ au peuple et aux domestiques.

(*Voyage d'Italie*, 1852.)

En conclusion

17

ALFRED DE MUSSET

Venise la rouge.

Puissance de l'imagination : en un temps où il ne connaissait pas encore Venise, Musset a composé le poème qui évoque le mieux son atmosphère légère et fantasque.

Dans Venise la rouge,
Pas un bateau qui bouge,
Pas un pêcheur dans l'eau,
Pas un falot.

Seul, assis à la Grève,
Le grand lion soulève,
Sur l'horizon serein,
Son pied d'airain.

Autour de lui, par groupes,
Navires et chaloupes,
Pareils à des hérons,
Couchés en rond,

Dorment sur l'eau qui fume,
Et croisent dans la brume,
En légers tourbillons,
Leurs pavillons.

La lune qui s'efface
Couvre son front, qui passe
D'un nuage étoilé
Demi-voilé.

Ainsi, la dame abbesse
De Sainte-Croix rabaisse
Sa cape aux larges plis
Sur son surplis.

Et les palais antiques,
Et les graves portiques,
Et les blancs escaliers
Des chevaliers,

Et les ponts, et les rues,
Et les mornes statues
Et le golfe mouvant
Qui tremble au vent,

Tout se tait, fors les gardes
Aux longues hallebardes,
Qui veillent aux créneaux
Des arsenaux.

— Ah! maintenant plus d'une
Attend, au clair de lune,
Quelque jeune muguet,
L'oreille au guet.

Pour le bal qu'on prépare,
Plus d'une qui se pare,
Met devant son miroir
Le masque noir.

Sur sa bouche embaumée
La Vanina pâmée
Presse encore son amant,
En s'endormant.

Et Narcisa, la folle,
Au fond de sa gondole,
S'oublie en un festin
Jusqu'au matin.

Et qui, dans l'Italie,
N'a son grain de folie?
Qui ne garde aux amours
Ses plus beaux jours?

Laissons la vieille horloge,
Au palais du vieux doge,
Lui compter de ses nuits
Les longs ennuis.

Comptons plutôt, ma belle,
Sur ta bouche rebelle
Tant de baisers donnés...
Ou pardonnés.

Comptons plutôt tes charmes,
Comptons les douces larmes
Qu'à nos yeux a coûté
La volupté!

(Premières poésies, 1828.)